

# CE PETIT GARÇON DE BUREAU

par

FRANCIS FINN

Traduit de l'anglais par  
L'abbé Ph. Magoyer

Nouvelle édition

Éditions Saint-Remi  
– 2010 –

Éditions Saint-Remi  
BP 80 – 33410 CADILLAC  
05 56 76 73 38  
[www.saint-remi.fr](http://www.saint-remi.fr)

# CE PETIT GARÇON DE BUREAU

---

## CHAPITRE I

MICHEL DUMONT LIT UN JOURNAL DU MATIN ET, PAR SUITE, SE TROUVE  
ENTRAÎNÉ DANS UNE SÉRIE D'AVENTURES ET DE COMPLICATIONS  
AUXQUELLES IL N'AVAIT JAMAIS SONGÉ.

LE calme règne dans les bureaux de l'École St François Xavier. Dans l'un — le cabinet du Directeur — le Père Carney jette un coup d'œil sur un journal du matin ; dans l'autre, Michel est assis devant son pupitre ; il a rejeté la tête en arrière : il rêve en contemplant le plafond. Il est neuf heures du matin et, suivant l'expression de Michel, c'est le calme plat. Douze cents enfants distribués, d'après leur sexe et leurs différents degrés d'ignorance, en vingt-trois salles de classe, sont à proximité du bureau ; mais rien n'indique ce voisinage. Au dehors, le brouillard, lourd, épais — un brouillard de novembre — semble amortir tous les bruits de Sycamore Street et des rues prochaines.

« Il n'arrivera donc rien, songe Michel. En vérité, un tremblement de terre serait d'occasion ! »

Brouillard, calme, engourdissement, tout conspirait à désaxer l'impressionnable Michel, il voulait réagir : la réaction se manifesta sous la forme de sifflement. Michel n'était pas un oiseau, assurément : mais il sifflait, et les notes étaient claires, elles étaient perçantes, aiguës. L'auteur du *Good old Summer Time* eût été charmé d'entendre son œuvre interpréter de la sorte.

Sans se soucier de l'heure ni du lieu, Michel répétait le refrain lorsqu'il entendit que, dans la pièce voisine, quelqu'un marchait : ce fut assez pour lui couper le sifflet d'une façon peu artistique.

« Ah ! Bon ! grommela-t-il, j'oubliais ! Ça y est ! »

Le Père Carney, le journal à la main, sur le seuil du bureau, regardait Michel.

« Mon ami, le Directeur de l'École St François Xavier choisissait ses termes et s'exprimait avec une grande douceur, mon ami, je ne puis que vous féliciter de votre talent : vous sifflez d'une façon admirable. Si ma mémoire ne me trompe, vous nous donnez aujourd'hui seulement une seconde audition : la précédente date de votre entrée en fonction dans nos bureaux, c'est-à-dire du mois de septembre, à peu près ; il y a donc trois mois.

— C'est exact, Père. »

Michel se faisait humble. Il se rappelait fort bien comment le Père Carney lui avait donné à entendre que, dans le cas où, cédant à une irrésistible inspiration, il voudrait siffler, il lui serait permis de passer dans le préau et d'y rester jusqu'à ce que le souffle lui manquât.

« Il y a progrès sensible, reprit le Père, franchissant le seuil et se rapprochant de Michel. Progrès sensible ! Je crois reconnaître cet air : n'est-ce pas le *Rouet* de Wagner ?

— Non, mon Père, répliqua Michel, fort peu renseigné, d'ailleurs, sur Wagner, je n'ai jamais entendu le *Rouet* en question, et je ne connais point ce Wagner dont vous parlez. Je sifflais *The good old Summer Time*.

— En tout cas, c'était très gentil. Voudriez-vous bien reprendre le refrain ? »

Michel devint pourpre :

« Oh ! Père, balbutia-t-il.

— Allons, mon ami ! Exécutez-vous.

— Père, vous vous moquez !

— Allez-y ! Qu'on vous entende ! »

Ainsi poussé à bout, le virtuose avança les lèvres, arrondit la bouche et entama le refrain : l'auditoire — l'unique Père Carney, dans l'espèce, — le regardait bien en face et avec le plus grand calme.

Plus tard, Michel disait à sa mère :

« J'aurais préféré je ne sais quoi ! Mais non : il était là, il me fixait, il avait un sourire moqueur ! Pour la première fois il m'arrivait de siffler depuis qu'en septembre il m'avait défendu de

le faire. Le temps maussade me donnait des idées noires : les fêtes sont passées et il faut attendre Noël : c'est long ! D'habitude, quand l'envie de siffler me prend dans le bureau, je me mets à penser à la mort et à l'enfer ; mais, franchement, avec mes idées noires, c'était peu réjouissant ; et je succombai à la tentation ; et voilà que le Père Carney surgit, et, sans doute agacé, me parle drôlement et me fait recommencer pour se moquer de moi. Singulière façon de me gronder, n'est-ce pas ? D'autres s'y seraient pris différemment ; j'aurais mieux aimé cette autre manière.

— Michel, reprit le Père Carney, quand le garçon de bureau, la figure écarlate, eut terminé sa mélodie, Michel, permettez-moi de vous féliciter encore une fois ; je suis d'avis qu'en vous livrant à cet exercice, en plein air, de préférence en des lieux inhabités, vous arriverez à suggérer aux oiseaux des thèmes nouveaux.

— Oui, Père, répondit Michel, absolument déconcerté.

— Peut-être, puisque vous semblez n'avoir rien à faire, et le Père parlait toujours avec une exquise douceur, peut-être voudriez-vous jeter un coup d'œil sur le journal du matin, j'y vois des annonces assez alléchantes : il y a de quoi vous intéresser. »

Et, tendant le journal à Michel, le Père Carney regagna son bureau particulier.

« Que veut dire cela ? se demanda Michel. Veut-il réellement que je lise le journal, ou plaisante-t-il ? En tout cas, lisons. »

Hé bien ! si Michel n'avait pas lu ce journal, il est fort probable que tout serait dit et qu'il faudrait en rester là. Mais Michel, en parcourant les annonces, fit une découverte et cette découverte nous amène à écrire ce volume. À quoi tiennent les belles histoires !

« Le Père Carney est-il là, Michel ? »

Le garçon de bureau suivait avec le plus vif intérêt les péripéties d'une lutte entre deux champions célèbres : sans lever ni la tête ni même les yeux, il répondit :

« Il y a dans le bureau quelqu'un qui lui ressemble joliment. Vous désirez le voir, petite ? »

— Oui, s'il vous plaît. »

Michel déposa le journal sur le pupitre, en ayant soin de placer la règle en guise de signet sur le compte-rendu du match ; puis gagnant la porte du bureau, il annonça :

« Père Carney, voici une petite fille qui désire vous parler.

— Dites-lui d'entrer.

— Vous pouvez entrer, » traduisit Michel, et il reprit son journal.

Et voilà comment — la suite du récit le montrera — Éva Fagan, l'un des principaux personnages de cette très véridique histoire, pénétra dans le bureau du Père Carney.

Éva — treize ans — est grande, svelte, gracieuse, très vive d'allure. Le visage, avec de légères taches de rousseur, est d'un ovale parfait. Elle n'est ni laide, ni belle ; elle est « quelconque ». Mais, Seigneur ! que ses mouvements sont vifs en restant gracieux ! En ce bas monde, le P. Carney était tout pour elle. Le Père Carney, elle l'estimait et pour une raison bien simple.

Éva Fagan était une orpheline. Lorsque son père mourut — dix-neuf mois environ avant le début de cette histoire — elle recueillit un héritage constituant une rente annuelle de deux cent cinquante dollars. Évidemment, il se trouva quantité de cousins, de cousines, d'oncles, de tantes qui se montrèrent non seulement prêts, mais vraiment empressés à prendre la petite héritière sous leur protection. Comme il advient trop souvent, les plus tapageurs et les plus agressifs eurent gain de cause. Éva se vit donc confiée à la tendresse de M. Jim Random et à la sollicitude de la famille Jack Random — famille composée de Madame J. Random, bonne femme passablement négligente, jacassant du matin au soir, d'un fils non moins indolent, et d'une fille de dix-sept ans, habituée des cinémas.

Nul — sauf, peut-être, quelques initiés — ne pouvait comprendre comment la famille Random réussissait à subsister. Jamais on n'avait vu le père travailler, même dans un moment d'oubli ; le fils imitait fidèlement l'exemple du père ; la femme s'occupait le moins possible du ménage — trois pièces composaient l'appartement — ; quant à la fille, le temps qu'elle ne

consacrait pas aux cinémas et au sommeil, elle le passait à visiter les grands magasins, et, alors, elle se plaisait à se faire accompagner par Éva. Si fréquentes étaient ces visites que, deux ou trois après-midis par semaine, Éva s'absenta de l'École de St François Xavier durant la première année. Malgré les remontrances du Père Carney, les absences se renouvelèrent. Mademoiselle Shinnors, inspectrice, fut priée de faire une enquête. L'enquête fut menée sérieusement et, huit jours plus tard, un matin, Mademoiselle Shinnors très agitée vint informer le Père Carney qu'en la personne d'Éva Fagan, il avait l'honneur de compter au nombre des élèves de l'École celle qui, dans la ville de Cincinnati et dans le Comté d'Hamilton, passait, entre toutes les jeunes personnes de son âge, pour la plus adroite des voleuses. Elle exerçait son talent dans les grands magasins.

« Seigneur ! est-ce possible ! Cette gamine ?

— Il n'y a pas le moindre doute. Elle était à bonne école ; Mademoiselle Random a su l'instruire, et l'élève a su profiter des leçons. La gamine a un doigté merveilleux. Ses mains sont souples, vives, nerveuses. Le tribunal a déjà établi son dossier. Oui, au cours des douze derniers mois, elle a dérobé des marchandises pour plus de deux mille dollars !

— Seigneur ! Seigneur ! »

Et le Père Carney, après cette exclamation, prit d'une main, un cigare et, de l'autre une allumette ; il porta l'allumette à sa bouche ; il frotta le cigare sur la boîte d'allumettes. Naturellement le cigare en pâtit et le bon Père, s'apercevant de l'erreur, retira l'allumette de ses lèvres et la déposa, bien qu'en parfait état, dans le cendrier. Il était ému. Le cigare, sans être allumé, alla rejoindre l'allumette.

« Éva est une enfant maussade et très obstinée, reprit l'enquêteur. Elle ne veut rien entendre. C'est à peine si elle daigne parler. Deux heures durant, je l'ai questionnée et retournée en tous sens : je n'en ai rien tiré. J'ai bien peur pour elle !

— Moi aussi. Évidemment, je vais la mettre à la porte. Toute la question est de savoir où la placer. Je crains qu'elle ne soit déjà

allée trop loin pour la joindre aux enfants recueillis par le couvent du Bon Pasteur.

— Pour rien au monde je ne la mettrai là. Éva est une criminelle. Delaware, voilà ce qu'il lui faut. Le tribunal en jugera.

— Mauvaise affaire pour la réputation de l'École.

— Je regrette fort qu'elle ait été sous ma direction, Père Carney ; mais, enfin, elle y est restée peu de temps et l'on verra bien qu'elle a fait son apprentissage de voleuse ailleurs qu'à St François Xavier. Allons ! il faut que je vous quitte. La besogne m'attend. Ce soir, nous conduirons l'enfant à la maison de détention. Père, si vous désirez la voir, voyez-la aujourd'hui même.

— Je la verrai à l'instant. Au revoir, Mademoiselle Shinners, je vous remercie. Michel, allez immédiatement à la septième classe et dites à la Sœur que je désire voir Éva Fagan. Qu'elle vienne à mon bureau et qu'elle apporte tous ses livres. »

Bientôt Éva se présentait, la tête basse, mais gardant une attitude d'obstination et de défi.

« Asseyez-vous, Éva. J'en apprends de belles sur votre compte ! »

Éva écoutait, les mains repliées l'une sur l'autre, les doigts entrelacés ; mais ces doigts s'agitaient comme autant de petits êtres vivants. À voir seulement le visage, maussade, avec je ne sais quoi de têtue ou même d'effronté, comment penser qu'elle fût le moins du monde nerveuse ?

« Il paraît que vous êtes une voleuse.

— Non : je ne suis point une voleuse.

— Vous volez dans les magasins. »

La tête de l'enfant s'était inclinée : elle s'inclina davantage. Le visage qui aurait dû exprimer la conscience de l'innocence, devint plus sombre ; les doigts s'agitaient, se tortillaient ; mais Éva s'enfermait dans le silence.

« Éva Fagan, vous déshonorez l'École St François Xavier ! »

L'enfant ne souffle mot.



« Que dira-t-on lorsqu'on lira dans les journaux qu'à l'École St-François Xavier est élevée la pire voleuse dont il soit fait mention dans les Annales du tribunal ? »

Éva se montre plus revêche que jamais.

« Vous n'avez donc rien à dire ? »

— Je ne suis pas une voleuse, dit-elle à voix basse.

— Tout voleur est menteur. À propos, quand vous êtes-vous confessée ?

— Samedi dernier.

— Et vous avez communie dimanche ?

— Oui, Père.

— Faites-vous souvent la sainte communion ?

— Tous les quinze jours.

— Vous adressez-vous toujours au même confesseur ?

— Non : je vais au premier venu.

— Dois-je comprendre que, de semaine en semaine, vous permettant des vols, vous alliez vous confesser et communier, comme si vous n'aviez commis aucune faute ? »

La tête, qui se redressait pour les réponses, s'inclina. Les doigts s'agitèrent.

« Dois-je comprendre, au contraire, que vous avez toujours confessé des vols ? »

Le visage se rembrunit. Silence obstiné.

« Cela suffit. Partez. Prenez vos livres et qu'on ne vous voie plus jamais à l'École St François Xavier ! »

Le Père Carney était pâle de colère.

Éva se leva, ramassa ses livres et gagna la porte. Soudain s'arrêtant elle se retourna et salua doucement — ce salut était évidemment un suprême adieu.

Étrange effet de cet adieu ! Le Père Carney se sentit profondément ému. Dans les yeux de l'enfant s'inclinant pour prendre congé, il avait lu la souffrance d'un cœur blessé. Il se demanda s'il était dans le vrai. Évidemment. Le doute n'était pas possible. Et pourtant... ! Le Père avait une excellente coutume qui est, nous l'espérons, celle d'un grand nombre de catholiques : dans les cas embarrassants, il récitait la douce prière : *Sub tuum*

*precidium*. C'est ce qu'il fit en ce moment ; et, avant même d'avoir terminé, il courut au bureau de Michel.

« Vite, Michel ! vite. Courez après cette enfant et ramenez-la. »

Michel se montra à la hauteur de sa mission. À toute vitesse, il s'élança. Il avait entendu, que, dans le bureau du Père, on parlait fort — on parlait même d'un ton irrité, avouait-il — ; il avait vu la petite Éva sortir avec ses livres sous le bras, et gagner non la salle de classe, mais la porte donnant sur la rue. Il en concluait que des choses graves s'étaient passées.

Il revint bientôt, essoufflé, tenant Éva par le bras et, pour l'instant, faisant la fonction d'un policier.

« La voici, Père ! je l'ai arrêtée.

— Parfait, Michel ; mais vous serrez trop fort, je crois : Éva ne va pas s'enfuir. Entrez, mon enfant. Merci, Michel : s'il vient quelqu'un, priez-le d'attendre un moment. »

Éva s'assit. Maintenant les traits de son visage exprimèrent l'étonnement et l'attente, plutôt que l'obstination.

« Éva, encore un bout de conversation. Vous êtes orpheline, n'est-ce pas ?

— Oui, Père.

— Je regrette de n'y avoir point songé tout à l'heure. Les circonstances ne sont plus les mêmes que si vous aviez un père et une mère pour veiller sur vous. Vous rappelez-vous votre mère, Éva ?

— Oui.

— Et vous l'aimiez ?

— Certes.

— Et, au ciel, elle prie pour vous : je n'en doute pas. C'était, m'a-t-on dit, une excellente mère. »

Éva eut un soupir.

« Et votre père ? Je l'ai rencontré un jour. C'était un honnête homme, un homme très droit : il pouvait regarder tout le monde en face, n'ayant rien à se reprocher. »

L'émotion gagnait Éva. Moins contractées, les lignes de son visage se détendaient. Son cœur battait.

« Je me demande si, dans le ciel, votre mère sait que vous êtes une voleuse. »

Éva se prit à pleurer, elle essaya de parler. Le Père fit quelques pas, en long et en large, dans la chambre. Il reprit :

« Et, si elle le sait, elle ne voudrait point, j'en suis sûr, que tout Cincinnati entendît parler de cette affaire. Après tout, mieux que personne au monde, elle se rappelle la bonne et chère petite enfant que vous étiez, lorsqu'elle veillait sur vous. Et votre père ne vous abandonnerait pas davantage. Il a trop bonne opinion de vous. »

Éva tira son mouchoir — un petit mouchoir de rien du tout — et s'épongeait le visage baigné de larmes.

« Et Notre-Seigneur ne doit pas être très satisfait de la façon dont je vous ai traitée tout à l'heure, lui qui aime tant les déshérités et les orphelins. J'ai désespéré de vous, mais Lui ne vous délaissera point aussi longtemps que vous vivrez.

— Père ! Père ! s'écria Éva, et deux grosses larmes qu'elle n'avait pu essuyer, coulaient sur ses joues, Père, je ne voulais pas devenir une voleuse ; non, tout d'abord je ne le voulais point. Ruth Random me montra que c'était là une sorte de jeu. Elle me vantait mon adresse et parvint à me faire aimer ce prétendu jeu. Elle m'avertit aussi de n'en pas parler en confession. Lorsque je volais pour elle et non pour moi, il n'y avait pas de péché, affirmait-elle.

— Avez-vous ajouté foi à ces paroles ?

— J'essayais de le faire ; mais je sentais bien que c'était mal. Alors, elle m'a fait une peur horrible : elle m'a dit que son frère me tuerait, si je soufflais mot. Ce frère a toujours sur lui un affreux couteau ; et, quand il est en colère, il le tire.

— Et maintenant, Éva, êtes-vous disposée à tout dire ?

— Tout ! et je ferai tout ce que vous désirerez. Allez-vous me chasser ?

— Non, Éva. Attendez un instant. »

Le Père Carney alla au téléphone.

« Mademoiselle Shinnors ? C'est vous ? Écoutez. Que l'affaire d'Éva Fagan reste secrète ; que son nom même ne soit pas

prononcé. Elle ne paraîtra pas devant le tribunal. Plaît-il ? Vous dites que c'est impossible ? Vous ne pouvez pas ? Pouvez-vous, du moins, laisser l'affaire de côté pour quelques heures ? Très bien : pendant ce temps je vais voir comment on peut faire l'impossible. Merci. »

Puis s'adressant à Michel :

« Michel, si vous dites à n'importe qui un seul mot donnant à entendre que la petite Éva a des ennuis, je vous écorche tout vif.

— Entendu, je n'en dirai rien à personne, pas même à ma mère. »

Et le Père Carney regagna son bureau.

« Éva, dit-il, vous restez à notre École ; et je ne veux même pas que votre maîtresse sache rien de cette affaire. »

Éva était métamorphosée. Sans doute, il y avait encore quelques larmes dans son sourire, mais on reconnaissait déjà une enfant dont le cœur s'ouvrait à l'affection et à l'espérance.

« Merci, Père ! Merci !

— Que diriez-vous si je vous trouvais un autre abri ?

— J'en serais heureuse. J'irai partout où vous m'enverrez. Je ne me plains pas du tout où je suis. Écoutez, Père, je désire faire aujourd'hui même une confession générale et, après cette confession, je n'ai guère envie de retourner chez ces gens.

— Vous n'y retournerez point. Regagnez votre salle de classe. Si le Conseiller Monahan et certains de mes amis peuvent m'y aider, je vais m'arranger à ce que vous n'ayez pas à comparaître devant le tribunal. Au revoir, mon enfant. Je vais être très occupé. »

Une heure plus tard, le Conseiller Monahan siégeait sur la chaise où s'était assise Éva. Les veuves et les pauvres de son voisinage le regardaient comme la Providence faite homme ; les mauvais sujets, les rôdeurs des hauts quartiers le tenaient pour un démon. Le Père Carney lui exposa toute l'affaire, rappelant avec insistance que la pauvre enfant était orpheline. Lorsqu'il raconta comment Éva, se souvenant de son père et de sa mère, avait soudain changé d'attitude, M. Monahan tira son mouchoir — ce

mouchoir-là en valait la peine — s'essuya les yeux et se moucha bruyamment.

« Excusez-moi, Père. C'est plus fort que moi. Ces choses auraient pu m'arriver. À l'âge de cette enfant, j'étais moi-même orphelin. Pauvre petite ! Voyons ! que pouvons-nous faire ?

— Tout d'abord, il ne faut pas qu'elle rentre chez les Random.

— Ah ! elle est chez eux ? Assurément, il ne faut point qu'elle y reste. Ce Random — il se nomme Jim — ne vaut pas grand'chose. Plus d'une fois je l'ai sauvé de la prison. La mère me donne, à elle seule, plus de mal, que toutes les femmes de mon quartier. Toujours elle met les femmes aux prises, puis les hommes s'en mêlent, et, plus d'une fois, j'ai fini, à la longue, par arranger les choses. Quant à Ruth Random, elle court à sa perte : elle aime les plumes et les toilettes autant qu'elle déteste le travail. Le fils, Robert, fréquente un tas de chenapans : j'en sais sur lui suffisamment pour l'envoyer en prison. Oh ! je connais bien cette famille. Je passerai chez eux avant midi et je leur dirai qu'Éva ne rentrera pas. S'ils s'avisent de faire du tapage, je mets Jim Random en capilotade. »

Telle est la façon — très directe et très simple — dont le Conseiller Monahan résolut la première difficulté.

« Ensuite, reprit le Père Carney, Je désire que l'enfant ne comparaisse point devant le tribunal, que son nom ne soit point mentionné : Éva, dans ce bureau même, fournira toutes les informations que le tribunal demande.

— Sur ce point, je crains de vous être d'un faible secours. Le tribunal ne m'aime plus. Ils disent que trop souvent j'ai chassé sur leurs terres ; et je pense qu'ils sont dans le vrai. J'en ai sauvé plus d'un du tribunal ; et ceux que j'ai sauvés n'étaient pas très honnêtes. Ils me racontaient de bonnes histoires et j'y croyais. Vous connaissez le juge Willem Henry Leeson, n'est-ce pas ?

— Je le connais. Il s'est toujours montré très aimable.

— C'est un excellent homme : il aime les pauvres ; il peut beaucoup. Intéressez-le à cette affaire ; il décidera. Allons ! je vais chez Random ; et vous, voyez le juge. »

Le juge Leeson, appelé au téléphone, fut charmé de s'employer à la réhabilitation d'Éva Fagan.

« Seulement, ajouta-t-il, j'insiste sur un point, Père Carney : il faut que vous consentiez à vous déclarer le tuteur d'Éva.

— Oh ! pour cela, non !

— C'est nécessaire, je le répète. »

Il fallut quelque temps au Père Carney pour expliquer au juge — non catholique — qu'un jésuite ne peut être tuteur.

« Très bien ! Alors, savez-vous quoi ? C'est moi qui deviens le tuteur, pour couper court à toutes les difficultés, mais vous veillerez aux détails. »

À ces conditions, le Père accepta et, avant la nuit, Éva, soustraite au tribunal, avait fait sa confession générale, retrouvé son excellent cœur d'autrefois ; elle avait un tuteur, un gardien, une résidence nouvelle sous la direction de la bonne et toute maternelle Madame Milton, de East Fifth Avenue.

Telle est donc l'histoire d'Éva Fagan. Elle était la première de sa classe, membre de la Congrégation où elle remplissait même une charge, lorsque, en cette matinée de novembre, elle parut devant Michel et demanda le Père Carney. Elle saisissait toutes les occasions de renouveler ces visites.

Michel, toujours plongé dans la lecture de son journal, suivait attentivement les palpitantes péripéties du match.

« Bonjour, Michel, dit le Père Donnell, vénérable prêtre, qui s'intéressait à l'École St François Xavier. Je vois que vous lisez le journal. Quoi de nouveau ?

— Ketchel a gagné dans la onzième.

— Vraiment ! Mais dans la onzième quoi ?

— La onzième passe.

— Oh ! je comprends. Oui, oui... et qu'a-t-il gagné ?

— La victoire, répliqua sèchement Michel.

— Il semble que vous n'êtes pas surchargé de travail. »

Le Père Donnell parlait avec douceur.

« Le Père Carney est-il là ?

— Il est dans son bureau. Veuillez entrer. »

Michel se levait pour accompagner le visiteur.

« Continuez votre lecture, mon enfant ; mais faites attention à ce que vous lisez.

— J’y veillerai, Père. »

Et Michel reprit son journal. Nous verrons par la suite que le conseil donné par le Père Donnell est, pour une bonne part, dans la trame de notre histoire. Michel résolut de faire attention à ses lectures. Comme la page qu’il avait sous les yeux racontait force crimes et attentats — ce qui n’est point l’affaire d’un lecteur prudent — il se mit à étudier les annonces.

En entrant dans le bureau de son ami, le Père Donnell faillit renverser la fragile personne d’Éva Fagan qui se retirait en s’inclinant.

« Pardon, mon Père, dit-elle en esquivant le danger par un adroit mouvement qui empêcha la collision. Pardon ! Au revoir, Père Carney, et tous mes remerciements. »

Sa voix était douce ; son sourire radieux.

« Je suis entré pour passer un moment, dit le Père Donnell. Vous avez une magnifique école : je crois cela va tout seul.

— Oh ! oui, répondit le Père Carney ; mais le timbre de la voix n’était guère d’accord avec les paroles.

— Machine excellente ; vous avez consciencieusement huilé les rouages et cela marche automatiquement.

— C’est exact. »

La réplique était faite sur le même ton fatigué.

« Vous êtes comme le centurion de l’Évangile qui dit à l’un : *Viens*, et il vient, à l’autre : *Va*, et il va !

— Tout à fait. Asseyez-vous donc, Père Donnell.

— Et vous siégez tranquillement dans votre bureau, et vous écoutez le gracieux babil d’innocentes enfants dans le genre de celle qui vient de vous quitter. L’innocence de ces enfants est leur plus grand charme.

— Combien juste ! combien juste !

— Puis voilà votre garçon de bureau qui lit le journal.

— Vraiment ? Ah !... vraiment ?

— Mais, oui, vraiment ! La lecture de je ne sais quel match l'absorbe. Et vous, vous trônez ici, attendant que quelqu'un vienne faire un bout de conversation.

— Pourtant, dans une école, tout n'est pas pain bénit !

— Possible. »

Ici, le Père Donnell toussa légèrement pour s'éclaircir la voix, regarda dans le vide et reprit :

« Somme toute, Père Carney, vous avez du bon temps. »

Le Père Carney était sur le point de manquer de calme : il se sentait quelque peu agacé. Les préparatifs d'une fête, s'ajoutant à ses occupations ordinaires, lui avaient apporté un surcroît de fatigues et plusieurs nuits d'insomnie. Il en subissait encore les conséquences. Sans doute, il allait répliquer du tac au tac, lorsqu'une soudaine irruption interrompit l'entretien. Michel entra dans un état d'excitation peu ordinaire.

« Oh ! Père Carney. Regardez ! Avez-vous vu cela ? »

Et il déposait le journal sur le pupitre et d'un doigt tremblant d'émotion il indiquait l'annonce suivante :

« GRAND CONCOURS DE POPULARITÉ, UN PIANO À QUEUE  
D'UNE VALEUR DE MILLE DOLLARS. »

« L'École, la Société, le Club, qui enverra le plus grand nombre de coupons, recevra du *Tribord* un magnifique piano à queue. Le concours s'ouvre aujourd'hui et se terminera le 1<sup>er</sup> janvier. Chaque exemplaire du *Tribord* contient un coupon. Jamais École, Société, Club ne retrouvera pareille occasion de gagner un piano à queue de mille dollars. Donc, pas d'hésitation ! Détachez le coupon, écrivez ou imprimez le nom du groupe au nom duquel vous agissez et envoyez-le par la poste ou par un messenger à l'éditeur du *Tribord*. Les coupons peuvent être envoyés en tout temps ; mais chaque lundi tous les coupons de la semaine précédente doivent avoir été transmis, sans quoi il n'en sera point tenu compte. Les résultats du concours seront, chaque vendredi, annoncés dans les colonnes du *Tribord*.

« Lisez le *Tribord*. — Il est en vente partout à un centime.



« Père, reprit Michel, quelle bonne affaire si nous pouvions gagner ce piano pour notre grande salle ! Vous savez qu'il nous en faut un.

— Je le sais, Michel ! — Il y a, chez Wernes un piano de cent cinquante dollars que j'ai vu de mes propres yeux. Neuf, il en valait neuf cents. Il a servi cinq ou six fois dans des expositions et donc, malgré le bon marché, et reste pratiquement aussi bon que s'il était tout flambant neuf.

— Alors, pourquoi ne point l'acheter ? demanda le Père Donnell.

— Pour la raison bien simple que je n'ai pas d'argent.

— Il est beaucoup plus facile de gagner le piano du concours, remarque Michel. Rappelez-vous comment, il y a deux ans, l'École St François Xavier a gagné celui qui est maintenant dans la salle Saint-Nicolas. Nous l'avons eu haut la main. Ce que nous avons fait alors, nous pouvons le faire encore.

— Sans doute, Michel, vous avez raison. Le Père Donnell toussa, pour s'éclaircir la voix, et reprit : Sans doute, et cela nous occupe : le Père Carney n'a qu'à dire un mot, et vous autres vous ferez le reste. C'est très simple, Père Carney.

— Évidemment ; tout est simple qui finit bien.

— En tout cas, ce n'est pas vous qui aurez le travail.

— Assurément : je n'aurai qu'à regarder ; c'est entendu. »

Et le Père Carney mettait en ses paroles une pointe d'ironie dont ses auditeurs ne s'aperçurent pas.

« Pourtant, je ne suis pas d'avis que l'École St-François-Xavier s'engage dans ce concours pour un piano : elle a déjà gagné son piano.

— Et que diriez-vous de la *Congrégation des demoiselles* ? suggéra Michel. Elles sont débrouillardes et les enfants de l'école pourront les aider.

— L'idée n'est pas mauvaise, Michel... Elles n'ont rien sur le métier jusqu'au huit janvier ; et elles aiment à être occupées. Un instant ! Je demande la Préfète. »

Cinq minutes plus tard, le Père Carney revenait du téléphone.

« C'est convenu, Michel. La *Congrégation des demoiselles* va concourir.

— Bravo !

— Et si les choses marchent comme la dernière fois, nous gagnerons sans peine.

— Bien sûr ! nous gagnerons.

— C'est possible ! mais j'ai l'impression que nous rencontrerons une foule de complications.

— Rien à craindre ! s'écria Michel, tout à la joie.

— En tout cas, c'est du travail, beaucoup de travail, de la besogne tous les soirs.

— Je serai là tous les soirs, Père.

— Merci, Michel : j'y serai aussi... pour veiller au grain. »

Le Père Donnell leva la main comme pour commander l'attention. Avant de parler, il regarda en l'air pendant quelques secondes, toussa et enfin :

« Père Carney, dit-il, vous êtes dans le vrai. Si vous allez là, votre présence suffit, je vous félicite par anticipation. Pour vous, toute cette affaire, avec l'aide de tels coopérateurs, sera extrêmement simple.

— Peut-être ! voudrez-vous prendre ma place ?

— Si vous avez besoin de moi, Père Carney, comptez sur moi.

— Je m'en souviendrai, Père Donnell. Et maintenant, Michel, voici un centime. Courez acheter le *Tribord*, et engagez le concours avec le premier coupon. En attendant je vais faire le tour des vingt-trois salles de classe... et lancer les enfants. »

Michel fut de retour en moins de rien, détacha le coupon, y inscrivit ces initiales C. D. et s'engagea ainsi dans un concours qui, sans qu'il s'en doutât en ce moment, devait être pour lui l'occasion d'un incessant labeur, de palpitantes émotions, d'aventures inimaginables.

## TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I MICHEL DUMONT LIT UN JOURNAL DU MATIN ET, PAR SUITE, SE TROUVE ENTRAÎNÉ DANS UNE SÉRIE D'AVENTURES ET DE COMPLICATIONS AUXQUELLES IL N'AVAIT JAMAIS SONGÉ.....	3
CHAPITRE II MICHEL RENTRE CHEZ LUI. — PREMIÈRES ESCARMOUCHES.....	19
CHAPITRE III SURCROÎT DE TRAVAIL ET NOUVEAUX SOUCIS POUR MICHEL. LE PÈRE CARNEY N'A PAS LE LOISIR DE DÉJEUNER.....	27
CHAPITRE IV LE PÈRE CARNEY DEVIENT DIPLOMATE. — IL DONNE DE L'INQUIÉTUDE.....	38
CHAPITRE V LE PÈRE DONNELL, SANS S'Y ATTENDRE, CONVERSE AVEC UN ANGE... IL ATTEND EN VAIN D'AUTRES VISITES DU MÊME GENRE.....	45
CHAPITRE VI RÉCIT SIMPLE ET FIDÈLE DES EXPLOITS DU POLICIER JONES ESSAYANT DE DISPERSER UNE ARMÉE DE PETITS GARÇONS.....	53
CHAPITRE VII JAMES CONNELL VA SE CONFESSER ; IL ÉPARGNE AINSI UN GRAND ENNUI À DEUX AGENTS DE LA POLICE.....	66
CHAPITRE VIII LES <i>HÉLLANTHES</i> COMMENCENT À MONTRER LEUR FORCE. MICHEL REND VISITE AU PÈRE CARNEY ET RENCONTRE LE COLONEL BRIDWELL.....	79
CHAPITRE IX CHAPITRE TRISTE, MAIS, PAR CONSÉQUENT, TRÈS COURT. MICHEL, DÉSESPIÉRÉ, CHERCHE DES CONSEILS.....	86
CHAPITRE X MICHEL A SON SECRET. UNE FEMME MYSTÉRIEUSE. L'INTRIGUE SE COMPLIQUE.....	90
CHAPITRE XI ÉVA FAGAN CHANGE DE CARACTÈRE ET DEVIENT MYSTÉRIEUSE. GROS FRÈRE SE RETIRE SANS TOUCHER À SON SOUPER. JOSÉPHINE EST TENTÉE DE PRIER POUR SA GUÉRISON ET ELLE CÈDE À LA TENTATION.....	97
CHAPITRE XII ENCORE LA FEMME MYSTÉRIEUSE. MADEMOISELLE TENNISON SE TROUVE MAL. LE PERSONNEL DU BUREAU EST AUX ABOIS.....	104
CHAPITRE XIII ENCORE DES SURPRISES. ÉVA MALADE. GROS FRÈRE FAIT UNE ÉTONNANTE DÉCOUVERTE.....	109
CHAPITRE XIV L'ÉCOLE ST FRANÇOIS XAVIER MARCHE TOUJOURS EN TÊTE. JERRY EST TÉMOIN DE LA PLUS ÉTRANGE DES APPARITIONS.....	119

CHAPITRE XV MICHEL RÉVÈLE SON PETIT SECRET ET JETTE DANS LA CONSTERNATION LE GÉRANT DU CONCOURS DU STAR-BOARD. ....	125
CHAPITRE XVI LE COLONEL BRIDWELL SONGE À NOËL ET PREND LE RÔLE DE PACIFICATEUR. ....	130
CHAPITRE XVII UN PEU D'AMOUR ET UN CAS DE SCRUPULES. ....	134
CHAPITRE XVIII NOËL ARRIVE. TOUT LE MONDE EST HEUREUX. ....	147